

La mémoire de Jeanne

ou le témoignage d'une Anglaise sur les bombardements de Cambrai et la fusillade de Rieux-en-Cambrésis du 2 septembre 1944

Par Michel LESPAGNOL

À Nell, Marie, Irène et Jeanne SARGINSON

Nous sommes le 2 septembre 2022, il est 18 h 45. Voilà deux mois qu'il ne pleut pas, mais depuis une heure, le ciel s'est assombri et il tombe des cordes. Un signe peut être ? Jeanne se souvient à l'arrière de cette voiture qui l'emmène à Rieux-en-Cambrésis. Elle doit penser : « *It's raining cats and dogs* », car en effet Jeanne est Anglaise bien qu'elle soit née 90 ans plus tôt dans la bonne ville de Calais et qu'elle maîtrise parfaitement le Français. Elle a tenu à faire le voyage avec son mari Tony et l'une de ses filles Sophie depuis Teddington, dans la banlieue sud-ouest de Londres. Les souvenirs se bousculent dans sa tête lorsqu'elle contemple cet énorme bouquet de fleurs posé près d'elle. Dans quelques minutes, elle le déposera au pied du monument pour rendre hommage aux 13 fusillés de Rieux-en-Cambrésis. C'était il y a 78 ans jour pour jour, et elle se rappelle qu'avec sa mère et ses sœurs, elles avaient de justesse échappé au massacre.

Avant d'aller plus loin, faisons un retour en arrière, alors que la France vit parmi les heures les plus sombres de son histoire. Nous sommes en août 1939.

Jeanne Elisabeth GASK est née J.E. SARGINSON à Calais le 10 mai 1932. Elle est la fille cadette d'une famille britannique dont le père Tom (Anglais né à Paris) travaille en qualité d'ingénieur électricien chez COURTAULDS Textiles à Calais.

Nell LEWIS (diminutif pour Frances Helen) est l'épouse anglaise de Tom. Deux autres filles plus âgées, Béatrice Marie (dite Marie ou Betty) et Irène Marguerite complètent la fratrie. C'est dans une aisance relative que la petite famille coule des jours heureux à Calais, à l'intérieur d'une maison attribuée aux contremaîtres de l'usine.

Mais la situation est précaire, les jours heureux sont terminés quand, le 23 août 1939, les troupes allemandes envahissent la Pologne. Le 3 septembre, l'Angleterre puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne. Pendant la « drôle de guerre », Tom continue à travailler alors que les filles retournent au collège à la fin des vacances d'été. Plusieurs amis tentent de convaincre l'ingénieur électricien de regagner l'Angleterre en prévision de la prochaine invasion de la France, mais Tom est confiant et il décide de rester sur place. Quand, au matin du 10 mai 1940, l'enfer se déchaîne sur la côte, il est trop tard. Le patriarche emmène sa femme et ses enfants dans la Citroën familiale à destination de Saint-Valéry-sur-Somme. Il espère embarquer pour la Grande Bretagne à partir

de ce petit port de pêche. Les routes sont encombrées de gens qui fuient l'envahisseur, les ponts sont coupés et le piège se referme. Il faut se rendre à l'évidence, il n'y a plus d'issues possibles.

Arrêté par les Allemands qui sont surpris de trouver des Anglais parmi les fuyards, le père croit vivre ses derniers instants. Finalement, la famille est renvoyée à son domicile de Calais après de multiples péripéties. Pendant le voyage de retour, Jeanne est battue par un groupe d'enfants qui revendiquent leurs droits territoriaux face à des réfugiés étrangers. Fort heureusement, elle parvient à leur échapper mais, elle gardera longtemps ce traumatisme en mémoire.

Finalement, les trois sœurs retrouvent enfin leur école après quelques semaines d'absence. Un jour, l'institutrice interpelle Jeanne et lui demande de courir très vite pour dire au revoir à son père qui vient d'être arrêté par les Allemands. Tout s'effondre, Tom serre très fort sa fille cadette dans ses bras avant d'être emmené par un soldat qui l'entraîne vers son destin. Il est d'abord transféré à la prison de Loos, puis à Liège et à la forteresse de Huy avant de partir pour Tost, un camp situé près de la frontière polonaise où sont entassés 1 300 prisonniers civils britanniques. Tom y restera jusqu'à l'hiver 1943, puis il sera rapatrié dans le camp français de Gi-